

# Liaisons à toute épreuve

Le 22 Juin 1894, Marie-Henriette AVOCAT, épouse de Philibert de SAINT-CYPRIEN, donnait naissance à deux jumelles : Georgina et Marie. La famille, déjà composée de Jeanne, Théophile et Suzanne, s'installa rue du Louvre à Paris et y vécut la fin de ce siècle qui vit l'exposition universelle de 1889. La ville lumière s'était parée de ses plus beaux atours et on découvrait avec bonheur le métro, les trottoirs roulants, la Tour Eiffel. La riche bourgeoisie vivait dans une certaine aisance, désinvolte et sans soucis.

Puis, vint l'étrange été de 1914.

Ce 28 Juin, un attentat perpétré à Sarajevo contre François Ferdinand Archiduc d'Autriche provoque l'embrasement des Balkans. Cet événement, considéré comme le déclencheur d'une crise internationale, semble bien lointain aux parisiens. Pourtant, la fièvre monte et la mobilisation générale est décrétée. Dans un grand enthousiasme patriotique, tous les hommes valides, « la fleur au fusil », remplissent les trains en chantant :

**« On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried »** étant persuadé que ce sera un conflit court et chevaleresque.

Dès lors, la France s'installe dans la guerre.

Après le bombardement de Lunéville, de Reims, les français s'embourbent dans les tranchées ; la bataille de Verdun puis celle de la Somme en 1916 font d'énormes dégâts humains.

Georgina et Marie, comme beaucoup de jeunes filles de la bourgeoisie, se mobilisent pour participer à l'effort de guerre.

Marie s'engage dans la Croix Rouge, sur le front et Georgina reste à Paris pour soigner les blessés en convalescence au Val de Grâce et aux Invalides, qui essaient de revenir à la vie civile.

Séparées l'une de l'autre, elles échangent une correspondance régulière. Elles s'épanchent pour occulter, le temps d'une lettre, les horreurs de cette triste guerre.

Paris, Février 1915

Ma petite Marie,

Je t'écris depuis un Paris bien étrange et qui offre un spectacle déconcertant : les terrasses de café s'égaillent sur les Grands Boulevards, les théâtres affichent complet, aux portes des cinémas les files d'attente battent des records. Les cercles de jeu n'ont jamais été aussi prospères. Il y a une fièvre de plaisir destinée à faire oublier le conflit.

Est-ce vraiment la guerre ? On y voit toutes les contradictions de la capitale.

Les femmes sont obligées de travailler pour pallier l'absence des hommes. Comme les enfants sont livrés à eux-mêmes toute la journée, nous avons créé une crèche qui, j'en suis bien contente, fonctionne à merveille.

A la porte de l'infirmerie, j'ai même une nouvelle amie qui m'attend tous les matins : elle est tigrée comme notre petite chatte Mirette qui venait nous chercher à l'école quand nous étions petites, te rappelles-tu ? Je la nourris de nos pauvres restes et, crois-moi, elle est fidèle au rendez-vous ! Ce câlin matinal est le bienvenu.

Je vais te faire rire un peu : pour exercer ces nouvelles professions, la tenue vestimentaire a été obligée d'évoluer : le corset est jeté aux orties ! Chic, on fait fi des jupes longues et étroites qui entravaient la démarche : vive le pantalon !! Une soif de liberté souffle dans les jupons !!! Les robes ont raccourci au grand dam de Suzanne, « te rends tu compte, on montre les chevilles » et... peut être un peu plus quand le vent est coquin. Les chaperons ne seront plus d'actualité : on pourrait sortir seules, toi et moi... mais attendons des jours meilleurs.

Nos poilus risquent d'être surpris et inquiets de cette libéralisation des mœurs : quelle sera leur place à leur retour ?

Ta sœur Georgina.

Verdun, Juillet 1915

Chère Georgina,

Ici, les soldats commencent à se poser des questions sur la durée du conflit, ils vivent dans la boue et l'odeur épouvantable du sang et des déjections. Les blessés, harassés et couverts de crasse et de vermine commencent à affluer dans notre hôpital de campagne, et, après les soins, je me transforme en écrivain public : beaucoup ne savent ni lire ni écrire ou bien, l'usage de leurs mains leur est refusé. Les poilus nous appellent « les anges blancs », car ici, les médecins, les infirmières, les religieuses, sont d'un dévouement et d'un courage inimaginables. Heureusement qu'il y a tes lettres pour me sortir de ces visions d'apocalypse ! Tu m'as fait beaucoup rire : j'imaginai la tête de Suzanne, un peu trop coincée, à la vue de ces avancées de la mode !!! Ici, on est bien loin de ces considérations et ton humour dévastateur me fait bien défaut aujourd'hui. J'espère que tu prends soin de notre « nouvelle » Mirette, fais bien attention qu'elle ne rencontre pas un gros matou à moustaches !

Ta petite Marie qui aimerait tant être restée à tes côtés.

Ma petite Marie

Dehors, il fait un froid de gueux. Heureusement, on vient de nous livrer un supplément de charbon. On parviendra peut-être à réchauffer quelque peu les grandes salles si hautes de plafond du Val de Grâce et leur donner un semblant de confort. Je suis si triste d'être loin de toi et de te savoir exposée à ce déluge de feu. Ce sera encore un Noël sans toi. C'est si difficile de faire abstraction du conflit ne serait-ce que pour une seule journée.

Nos soldats cachent tant bien que mal le chagrin qu'ils ont d'être éloignés de leur famille, spécialement aujourd'hui, et le cafard reste bien présent.

Pour couvrir l'odeur de désinfectant, d'humeurs diverses, les sœurs de Saint Vincent de Paul ont apporté du couvent voisin une brassée de lavande que nous avons fait brûler à minuit ; elles avaient aussi dans leurs sacs, des bonbons et des douceurs que nos soldats ont bien appréciées, notamment celles distribuées par sœur Marie-Thérèse, car elle est si jolie que, rien que de la regarder, ils en sont tout ragaillardis. Je ne suis pas loin de penser que beaucoup regrettent qu'elle ait prononcé ses vœux : ils auraient préféré lui voir sur la tête, un voile.....de mariée !!

Dans tes tranchées, tu ne dois pas être mieux lotie que moi : Joyeux Noël à toi et à toute ton équipe malgré ce conflit qui dure.

Ta sœur qui t'aime et pense très fort à toi.

Georgina.

Paris, le 30 avril 1916

Ma petite Marie,

On sort enfin de ce long hiver si rigoureux, mais les rues sont très différentes. On y croise militaires, permissionnaires, invalides rendus à la vie civile, les forces de l'ordre les officiels et...quelques « embusqués ». La flânerie a fait place à un esprit de sacrifice et le crêpe noir des veuves de guerre endeuille le paysage urbain.

Mais aujourd'hui, c'est jour de fête car je dois aller chercher Théophile à la gare Montparnasse. Il avait été mobilisé aux premières heures du conflit dans la Marine.

Quelle cohue !!!! Les quais étaient encombrés de valises, de sacs et...d'enfants hurlant à gorge déployée. C'est une pagaille indescriptible car nombre de parisiens fuient la capitale de peur des bombardements. Heureusement, j'ai discerné un pompon rouge sous lequel j'ai déniché notre frère. Quelle joie de le savoir sain et sauf et de le serrer dans mes bras. D'autant plus que la cousine du Berry, Clothilde, nous a rendu visite. Elle nous avait apporté des œufs, un lapin et un jambon. Quel bonheur ! Pour une fois, on pourra manger à notre faim et retrouver la saveur des produits de la campagne dont on a oublié jusqu'au goût. Je ne te cache pas, qu'ici, toute nourriture est rationnée. Après la pénurie de charbon, c'est au tour de l'électricité : la nuit, les rues sont mal éclairées : par souci d'économie, seul, un réverbère sur trois fonctionne ; j'étais très contente que Théo me raccompagne à l'hôpital après ces agapes que nous aurions tant aimé partager avec toi. J'étais ravie de le retrouver en tête à tête : sa bonne humeur, son rire me manquent terriblement.

Courage, ma sœurette, ta Georgina

Verdun Mai 1916

Chère Georgina,

Recevoir tes lettres me fait un bien fou, mais, sur la dernière, il y avait des paragraphes entiers recouverts d'encre noire : serait-ce l'œuvre de la censure ? Les nouvelles de l'arrière nous sont quand même données par les permissionnaires ; l'inquiétude règne au sujet de la fidélité de l'épouse, de la santé des enfants. Chacun craint pour sa famille qui doit essayer les bombardements surtout dans la zone Nord de la France et à Paris, je tremble pour toi. Les mairaines de guerre assurent l'envoi de colis et de lettres réconfortantes pour les pauvres poilus qui n'ont plus de famille ; cela les aide à espérer dans un avenir meilleur, mais.....quand ? Avec le printemps revenu, les tranchées sont un peu moins boueuses et le froid n'est plus d'actualité, mais j'avoue que mon moral flanche de temps à autre ; à moi aussi, le temps me dure, j'ai parfois envie de tout abandonner , d'avoir des envies futiles comme de porter une robe fleurie neuve et légère à la place de ce tablier blanc rougi du sang de nos soldats.

Ta petite Marie à laquelle tu manques si fort.

Verdun le 11 Décembre 1916,

Ma chère Georgina,

Ici, c'est l'enfer : nous sommes sous la mitraille et les obus se succèdent sans discontinuer.

Aujourd'hui, les combats ont été particulièrement meurtriers. Le 9<sup>ème</sup> bataillon de hussards a presque été presque entièrement décimé. Il ne reste que deux soldats qui ont porté sur leurs épaules leur Lieutenant qui a la jambe broyée. Pourtant, au milieu de ce tumulte, je ne puis m'empêcher de le trouver beau malgré sa souffrance. Son regard perdu est, je l'imagine, rempli de visions d'horreur. C'est tellement dommage : un si bel homme ! Je l'ai soigné de toute mon âme, et même ...un peu plus car je suis tombée sous son charme, c'est un être délicat et malgré tout le contexte, son charisme illumine mes journées. Mais sa tristesse est si grande que je n'ai pas ma place dans ses pensées.

Quand il sera en mesure de prendre le train sanitaire, il va me quitter pour rejoindre un hôpital parisien, (peut-être le Val de Grâce où tu officies !!!!), pour qu'on lui adapte une prothèse. Je te laisse pour retourner à mes bistouris et mes bandages,....le cœur un peu gros tout de même.

Ta petite Marie qui aimerait tant avoir le cœur dans les étoiles !

Paris, le 22 Juin 1917,

Ma petite Marie, voilà déjà trois ans que nous ne souhaitons pas notre anniversaire ensemble. Ce soir, j'ai pu m'échapper pour aller dîner à la maison. Presque tout le monde était là, il ne manquait que Théophile qui n'avait pas de permission. Jeanne et son fiancé Francis, qui, lui, est dans l'Aviation, avaient réussi à dénicher des fleurs. Suzanne avait fait un superbe gâteau, mais, la farine était d'une si mauvaise qualité que l'on a eu un mal fou à le découper proprement. Suzon était déçue mais la crise de rire qui s'en est ensuivie l'a consolée de tous ses déboires !!

Bon anniversaire tout de même, ma petite sœur chérie. Ta Georgina

Paris, le 20 Juillet 1917

Ma petite Marie

Enfin, les troupes américaines ont débarqué à Saint-Nazaire pour rejoindre, la caserne de Reully : ce défilé, musique en tête, a redonné de l'espoir aux parisiens. Peut-être que cela fera prendre un tournant à cette maudite guerre.

Nous n'avons aucune nouvelle de Théo et cela nous inquiète beaucoup.

Ici, on accueille des trains de soldats blessés ; le Val de Grâce et les Invalides sont transformés en hôpitaux de fortune. Après le tumulte des armes, les combattants apprécient la quiétude des lieux, mais ils se sentent humiliés, infantilisés, démunis.

Ils se font soigner certes, mais c'est quelque fois pour retourner au front et, quand ils sont mutilés, ils ont peur de rentrer chez eux, de retrouver leur famille ainsi diminués, les « gueules cassées » doutent et offrent un visage nouveau très difficilement acceptable, même si dans certains cas, la joie des retrouvailles atténue le choc.

Nous soignons aussi beaucoup de victimes civiles des bombardements et, quand ce sont des enfants, cela me brise encore plus le cœur. On vit au rythme des alertes qui marquent le quotidien. Au son des sirènes et des cloches chacun se réfugie dans les abris, dans les caves ou dans le métro pour se protéger des zeppelins qui nous bombardent depuis trop longtemps. Je n'ai pas honte de dire que souvent, je tremble de peur.

J'ai bien pensé à toi car nous avons accueilli, il y a peu, un contingent de blessés venant de Verdun. Devine ? C'es, entre autres, le 9<sup>ème</sup> régiment de hussards, commandés par qui donc, je te le donne en cent, je te le donne en mille..... par ce beau lieutenant dont tu m'avais parlé !!!!

Mais, le travail m'appelle et le rêve sera pour plus tard !

Je t'embrasse fort.

Georgina

Paris, Septembre 1917

Ma petite Marie,

Le rêve se matérialise peu à peu ; effectivement, j'ai soigné ce lieutenant dont tu me vantais le charisme indéniable ; je crois que je suis tombée amoureuse de cet homme : est-ce le prestige de l'uniforme, ses grands yeux bleus et ce sourire irrésistible ou bien l'intérêt de la conversation d'un homme cultivé ?

Tu vas te moquer de moi et de mon côté midinette, mais cet Arnaud de la Patelière est irrésistible. C'est un grand musicien, et, jusque dans les tranchées, sur un violon de fortune construit avec des bidons, des boites de sardines et autres ustensiles aussi improbables les uns que les autres, il distrait ses soldats.

Cette guerre m'apporterait-elle le bonheur ? Mais, je ne voudrais pas que cet heureux hasard ne vienne jeter une ombre sur notre attachement fraternel auquel je tiens par-dessus tout.

Ta Georgina, la tête un peu dans les nuages.

Verdun, Novembre 1917

Ma petite Georgina,

Comme je suis heureuse pour toi !  
Je te souhaite tout le bonheur du monde avec Arnaud : c'est bien le même que j'aimais en secret. Il n'en n'a jamais rien su ; rassures toi et sois heureuse sans la moindre arrière-pensée.  
Penses plutôt à la grande robe blanche que, j'en suis sûre, tu porteras un jour. J'espère bien être ta demoiselle d'honneur !

Je t'embrasse de tout mon cœur, ta petite Marie.

Paris, 30 mars 1918

Ma petite Marie,

La terreur règne sur Paris, les tirs s'intensifient. Les allemands ont mis au point un nouveau canon qui peut tirer jusqu'à 100 km : Paris n'est plus à l'abri, pilonné par « la Grosse Bertha ». Comme le tir n'est pas précis, ils « arrosent » toute la cible, si bien qu'hier, un seul obus a détruit l'Eglise Saint Germain en faisant 88 morts. Nos nerfs sont usés tout le monde est épuisé par ces années de privations et d'inquiétude. Nous tremblons tous et les projets d'avenir passent malheureusement au deuxième plan. J'ai peur !!

Quand cette guerre finira-t-elle ?

Ta Georgina qui voudrait tant que tu reviennes.

Paris 14 Mai 1918,

BUREAU DES RENSEIGNEMENTS AUX FAMILLES

Madame, Monsieur,

Nous avons la pénible tâche de vous informer du décès de votre fille Marie de Saint Cyprien survenu le 10 Mai à Verdun.

Elle est morte en héroïne lors d'un bombardement de nos lignes, fauchée par le tir d'une mitrailleuse ennemie alors qu'elle se rendait porter secours à un blessé. Elle a servi la France avec un dévouement et un courage sans faille. Il lui sera décerné la Légion d'Honneur à titre posthume.

Veuillez croire, Madame, Monsieur, à l'expression de mes sincères condoléances.

Caporal Richier